

Histoires d'une embuscade

Partie à l'aube du 18 mai 1956 pour une mission de pacification près des gorges de Palestro, à quatre-vingts kilomètres au sud-est d'Alger, une section de militaires français, commandée par un sous-lieutenant, tombe dans une embuscade. D'abord guidés par un homme du coin, les Français avaient ensuite progressé seuls, empruntant un chemin qu'ils ne connaissaient pas. Aux abords d'un col en V, près du village de Djerrah, ils furent surpris par les maquisards de l'Armée de Libération Nationale algérienne dissimulés par des rochers en surplomb. L'échange de coups de feu fut bref et meurtrier laissant à terre dix-sept corps criblés de balles. Dépouillés de leurs armements et vêtements, les Français sont mutilés. Certains visages rendus quasiment méconnaissables complètent le spectacle de désolation que découvrent les troupes parties à leur recherche. Une opération militaire s'ensuit afin de retrouver les quatre soldats faits prisonniers. L'un d'eux est tué accidentellement lors de son sauvetage tandis que deux autres sont portés disparus. Leurs corps n'ont toujours pas été retrouvés.

Le bilan est donc particulièrement impressionnant : un seul survivant côté français. Impossibles à connaître, les pertes des maquisards semblent avoir été beaucoup plus

faibles. En revanche, après que les cadavres ont été retrouvés le 19 mai au matin, une vaste opération de ratissage conduit à la mort quarante-quatre personnes.

De cette embuscade, les Français retiennent un nom : « Palestro ». Depuis le printemps 1956, l'histoire racontée habituellement s'articule autour de la question de la responsabilité du sous-lieutenant Hervé Artur, de l'atrocité des mutilations subies par les militaires français et de la ruse des maquisards algériens épaulés par la population civile. Cette embuscade a fait date ; elle est devenue un événement. Jusqu'à aujourd'hui, elle reste l'un des rares épisodes distingués dans les récits de cette guerre. Pourtant, elle n'est pas unique en son genre. Elle n'est ni la première ni la plus meurtrière. Pourquoi alors occupe-t-elle cette place à part, signalée par ce nom : Palestro¹ ? L'enquête dont ce livre est l'aboutissement commence par cette interrogation.

Un regard rapide sur la chronologie livre une première piste : la conjoncture politique est en effet particulièrement propice à créer l'événement. Les Français viennent d'apprendre le rappel sous les drapeaux des réservistes et le recours massif au contingent vient d'être décidé. Une embuscade meurtrière, dans ces conditions, ne pouvait manquer de frapper les esprits. Est-ce pour autant la seule raison ? Par-delà le drame de la mort de jeunes gens partis sous l'uniforme en Algérie, c'est en fait la violence des Algériens qui est montrée du doigt et commentée. C'est elle qui choque et constitue l'axe principal autour duquel s'organise la représentation de l'événement en France.

Cette embuscade, marquée du double sceau de la cruauté et de la fatalité, devient très vite pour les Français une icône de la guerre : ces caractéristiques sont mises en avant tandis

qu'une similitude de fait est suggérée avec l'ensemble de la situation en Algérie². Les dimensions politiques ou même militaires de la rencontre sont gommées. Que cette icône ait fonctionné en juin 1956, quand il s'agissait de renforcer la répression française est sans doute moins étonnant que le fait que son pouvoir d'évocation soit demeuré important tout au long des années suivantes et même au-delà de la guerre. Pour en comprendre les ressorts, il faut revenir à son nom : « Palestro ». Alors que l'embuscade a eu lieu sur les hauteurs surplombant ce petit bourg colonial, c'est son nom que les Français utilisent pour désigner l'événement. Que s'est-il donc passé entre ce bourg de la vallée et les montagnes environnantes ? Au-delà du fait militaire, une relation existe entre ces lieux. Elle est au premier abord relation d'opposition, la plaine s'opposant aux montagnes, les gorges aux chemins escarpés qui permettent de les franchir. Cette relation est surtout le signe que ces lieux sont pratiqués³ : un espace colonisé se combine à un espace ignoré, un espace domestiqué à un espace de résistance. Si l'embuscade marque, c'est sans doute parce qu'elle fait rejouer des failles anciennes. Dans ce territoire charnière entre la Kabylie et la Mitidja, elle révèle d'anciennes tensions retenues, à peine dissimulées derrière la scène de la colonisation en acte depuis le XIX^e siècle. Sous la surface de l'événement, d'autres histoires sont présentes. Ce livre tente de les identifier, de les décrypter et de restituer leur épaisseur. Ce sont ces feuilles, témoins du temps, qui donnent au récit dominant l'allure d'un palimpseste. Elles sont autant d'éclairages qui, de l'intérieur, permettent de comprendre ce qui s'est joué lorsqu'un jour de mai 1956 on apprit qu'une vingtaine de militaires français avaient trouvé la mort du côté de Palestro.

Redonner à l'événement son épaisseur temporelle, c'est rendre perceptibles les échos du siècle passé dans ce que les contemporains de l'embuscade vivent. Au-delà, l'image qu'ils se forgent de l'événement produit aussi des effets jusqu'à nos jours, imprimant sa marque sur l'articulation des différentes feuilles de temps.

À cette articulation verticale, diachronique, s'ajoute un déplacement supplémentaire : le regard doit être décalé afin de saisir tous les acteurs de ces différentes scènes historiques. L'embuscade, pour commencer, doit être abordée du côté des Algériens. En effet, Français et Algériens ne désignent pas l'événement par le même nom. À l'embuscade de Palestro des uns correspond l'embuscade de Djerrah des autres. Là aussi, le nom a une puissance d'évocation et conduit à voir, au-delà des maquisards de l'Armée de libération nationale (ALN), le rôle, essentiel quoique souvent d'abord silencieux, des habitants indigènes de la région. Ils sont très largement la scène sur laquelle se joue l'affrontement armé entamé en 1954 ainsi que les destinataires privilégiés de cet échange. Pourtant, là encore, leur rôle déborde largement la guerre d'indépendance et le sens qu'ils peuvent donner à cette embuscade du mois de mai 1956 s'inscrit aussi en référence à un temps plus long, remontant à l'arrivée des Français sur ces terres.

Loin de se contenter de l'histoire lisse et connue, dont le récit présenté en première page de ce livre donne une idée, l'historien doit prendre en charge ces variations. La double dénomination de l'embuscade fournit la première piste pour en tenter la narration. De bout en bout, regards algériens et regards français se croisent sur l'événement, sans toujours se rencontrer, encore moins se rejoindre. Sous ce double éclairage, c'est en réalité une véritable polyphonie

qui se donne à entendre car ni les Algériens ni les Français ne parlent d'une même voix. Toutes ces variations, tous ces échos aussi, témoignent de la richesse de l'événement tout autant qu'elles sont un défi à sa narration.

Le lecteur est invité à y entrer par une attention soutenue aux espaces. Ceux-ci sont en effet les enjeux essentiels de la guerre : il s'agit, fondamentalement, de lutter pour ou contre l'indépendance de l'Algérie. De même, les espaces avaient-ils été les enjeux premiers de la colonisation du territoire. Pour éclairer l'embuscade du 18 mai 1956, l'attention est portée au plus local, au plus infime, à la recherche d'indices suffisamment nombreux et signifiants. Il s'agit de comprendre comment sur une terre spécifique, à un endroit et à un moment particuliers, des faits se sont noués. Il importe de ressaisir l'événement dans un ensemble de pratiques sociales locales, des « pratiques incarnées qui donnent forme aux identités et rendent possibles des résistances »⁴. S'il n'est pas regardé dans le contexte historique précis de son accomplissement, celui-ci est condamné à n'être qu'une forme creuse. Au contraire, empli du sens que les acteurs historiques investissent en lui, il peut déployer toute sa force et même révéler à ces acteurs le pouvoir qu'ils ont de faire l'histoire⁵.

L'hypothèse est ici faite que cette plongée dans l'infime et le local peut offrir aux lecteurs une compréhension plus fine de ce qui a pu se nouer en Algérie pendant les quelque cent années qui séparent l'installation des colons de leur départ précipité. Si cette embuscade est profondément inscrite dans un terreau local, elle n'en est pas moins le site de tensions caractéristiques de cette Algérie-là. Dans tout le pays en effet, l'identité s'est construite par le jeu de différences et de ressemblances qui a été celui

de l'entreprise coloniale française (coloniser pour civiliser, coloniser pour assimiler, coloniser pour réduire l'altérité ou la cantonner) comme il a été celui de la lutte anticoloniale du FLN (mettre les Français dehors, redéfinir les contours d'une identité collective algérienne dégagée de cette influence). Être attentif à ce qui s'est joué dans cette partie extrême de l'Algérois, à l'entrée de la Kabylie, c'est tenter d'éclairer ces constructions identitaires. Elles sont prises dans un temps plus que centenaire tout autant que remodelées quotidiennement par les contraintes de la vie en terre coloniale et, ultimement, précipitées, révélées et modifiées par l'événement et ses conséquences. Dans ce jeu d'identités croisées, la violence a eu une place essentielle, quoique sous des formes diverses et plus ou moins aiguës. Ainsi, derrière l'embuscade du 18 mai 1956, se laissent deviner certains des mécanismes d'exclusion qui ont présidé au renforcement de la présence française en Algérie sous la III^e République et qui, parmi d'autres facteurs, peuvent expliquer l'explosion de violence finale.

Car si la colonisation ne peut se réduire à un contact violent entre dominés et dominants, il serait tout aussi absurde de nier qu'elle s'est établie et développée sur la base d'une violence initiale. De même, les Français ont-ils encore tenté, quand leur domination fut contestée les armes à la main, de la sauvegarder en recourant de nouveau, entre autres, à la force la plus brutale. À sa manière, l'embuscade du 18 mai 1956 est une occasion de réfléchir sur les violences en jeu dans ces affrontements. Là aussi, l'articulation de l'infime et du global est aussi celle du singulier et du similaire. En effet, tendre une embuscade puis mutiler les soldats n'est ni original ni propre aux

maquisards des hauteurs de Palestro, ni aux Kabyles, ni aux Algériens ou encore aux combattants musulmans.

C'est finalement aussi la conviction des banalités que recèle l'événement qui a nourri le projet d'en faire la narration. Les pratiques violentes évoquent en effet une forme de violence classique des guerres en terrain colonial, lorsque la guérilla est le mode dominant de combat, que la technologie s'oppose à la connaissance du terrain, la violence à distance à la violence de corps à corps, etc. Rapprocher cet événement d'autres embuscades similaires conduit à se défier du piège culturaliste qui en rabattrait les traits saillants sur des caractéristiques indigènes spécifiques.

Pour mener à bien cette enquête, il fallait aller au plus près des corps et des cœurs, des motivations et des actions. Mais il n'existait aucune instruction judiciaire qui aurait offert d'abondantes pièces recueillies de part et d'autre, aucune épaisseur commémorative qui aurait vu se déposer, au fil des ans, récits et souvenirs : même s'il y avait quelques blocs solides, les sources ont été souvent éparées et infimes. Si la traque d'indices a été permanente et tous azimuts, la ténacité de l'auteur de ces lignes n'aurait pu aboutir sans l'aide bienveillante de très nombreuses personnes en Algérie comme en France. Demain encore, sans aucun doute, de nouvelles informations viendront s'ajouter à l'édifice lentement bâti. Pourtant, ce livre a pu s'écrire. À l'image du paysage de poudingue de la région, où les saillies abondent, des faits singuliers persistaient. Ils nous ont incité à aller plus avant. Une fois déployées les voiles du temps, rétracté dans les quelques minutes de l'embuscade, l'histoire pourra peut-être s'écrire autrement – à moins qu'il s'agisse seulement de la lire avec un autre regard.

